

Chapitre 1

Je ne sais pas si la perspective de voyager en train vous procure le moindre enthousiasme. Personnellement, elle me fait l'effet inverse. Il faut se trimballer les bagages jusqu'à la gare, s'agglutiner parmi les autres voyageurs, jouer des coudes pour monter dans la rame... Franchir autant d'étapes désagréables pour enfin accéder à un siège inconfortable me place généralement dans un état d'esprit peu enclin à apprécier le temps que je vais devoir passer dans cet espace fermé, sans réelle possibilité de déambulation. Ce côté claustrophobe se trouve généralement carrément décuplé à la vue des passagers qu'il va me falloir côtoyer. Si au moment de la réservation, on pouvait voir le portrait des personnes occupant les sièges alentour, pour ma part, j'y réfléchirais à deux fois... Vous, c'est entendu, vous faites comme bon vous semble. D'ailleurs, je vous octroierais volontiers le droit de ne pas voyager avec moi, si vous voyiez ma tronche ! Mais j'admets que la compagnie de chemins de fer prendrait le risque de voir chuter son trafic dans des

proportions inconcevables... Ce n'est pas demain la veille qu'elle nous offrira une telle opportunité...

Maintenant que vous connaissez un peu mon état d'esprit, je vous laisse deviner l'impression qui résulte, ce matin, de la découverte des trois personnes occupant déjà les trois autres sièges de mon carré. Deux grand-mères, peut-être deux sœurs, allez savoir... Et certainement le petit-fils de l'une d'entre elles. Mon seul espoir réside déjà dans leur aptitude à s'endormir, si possible sans ronfler durant le trajet. Je sais, j'ai souvent des exigences disproportionnées. En plus, je suis assis côté couloir, sans accès à la vitre qui permet toujours de laisser vagabonder ses pensées, quand on regarde défiler le paysage... Et dans le sens inverse de circulation. Voilà ce qu'il arrive en général quand on réserve tardivement... Pourtant cette fois... Enfin, passons... Le carré voisin est encore libre et la tentation de m'y installer, forte. Quel dommage d'avoir dû renoncer à la liberté de choisir l'endroit où l'on s'assoit quand on monte dans un train, contre la certitude de disposer d'une place en la réservant. C'est sur l'instant que c'est le plus intéressant...

Arrive un homme, d'une bonne trentaine d'années, peut-être même quarante, élégant, svelte. C'est toujours plus facile de cultiver l'élégance, quand on est dépourvu d'embonpoint, ne trouvez-vous pas ? Il nous salue en notre qualité de plus proches voisins,

pose ses bagages et ressort de la voiture... Peut-être n'est-il pas si pressé de partir ? Non ! Ma réflexion est totalement stupide puisqu'il a déposé ses affaires... Ou alors c'est l'effet révoltant produit par notre voisinage ? Oh ! Mais voici une jeune femme... Pareil, la quarantaine. Peut-être pas encore... Belle ma foi. Quelle déveine de me retrouver avec mes deux grands-mères !... C'est tout de même plus agréable d'engager la conversation avec une jolie jeune femme, souriante et certainement cultivée. Ça se sent qu'elle doit être cultivée. Jolie, c'est une certitude ! Et revient l'homme, cette fois suivi d'une autre femme. Celle-ci blonde... Plutôt châtain clair, quand la première est brune. Vraiment une brune sublime. La seconde est belle aussi. Mais pas d'une beauté du niveau de la première... Enfin, vous n'êtes pas obligé de partager mon point de vue, chacun ses goûts, hein !

Le train va démarrer et la quatrième place demeure vide... C'est vraiment désespérant... Je ne peux tout de même pas changer de place. Ce n'est pourtant pas l'envie qui me manque. Mais je n'ai aucun motif acceptable de le faire... Tant pis, je reste avec mes grands-mères... De toute façon, à côté ils n'ont pas l'air de se connaître, personne ne prête attention aux deux autres, personne n'engage la conversation. Quel ennui en perspective, d'un côté comme de l'autre... Allez, on est parti. Bon voyage, messieurs, dames ! En silence, s'il vous plaît. Tiens la brune se lance et les deux autres dressent l'oreille... Finalement, je ne suis pas si mal

placé, suffisamment à l'écart pour ne pas être pris à partie, suffisamment proche pour profiter de leurs échanges...

« Mais on s'connâit nous !

— Non ! Je ne pense pas. Vous devez faire erreur.

— Mais enfin ?

— Quoi ?

— Bien sûr qu'on s'connâit !...

— J'ai beau vous regarder... Non.

— Mais si, on s'connâit. Je n'ai pas la berlue. Je t'affirme qu'on s'connâit...

— Pardon, je ne suis pas d'humeur à me lancer dans une grande conversation sur ce sujet. Je ne vous connais pas.

— Enfin... On était ensemble en première année de médecine ! T'as bien fait médecine ? Au moins la première année, après je ne sais pas. Je ne t'ai plus revu. Mais t'as bien commencé médecine, à Brest... Je ne rêve pas, c'est bien toi. T'as pas tellement changé. Enfin pas au point...

— Absolument pas, vous vous trompez... Et cessez de m'importuner, j'aspire à accomplir ce voyage en toute tranquillité.

— Qu'est-ce que c'est que ce ton distant et obséquieux ? Tu te fous de moi en plus ? Je ne suis pas folle. Si je te dis qu'on s'connâit, c'est qu'on s'connâit. Je n'ai pas pour habitude de me mo-

quer des gens, quand je m'adresse à eux... Ni de me donner un genre, comme toi...

— Quoi ? Je ne vous permets pas...

— Tu ne me permets pas quoi ? Hein ? Quel mal y a-t-il à te dire qu'on s'connait ? Je n'en reviens pas... Quelle mauvaise foi ! Tu te prends pour qui ?

— Simplement pour moi, un homme qui ne vous a jamais vue, madame. À présent, ça suffit.

— Mais comment peux-tu oser ? Tu ne m'as jamais vue... Espèce de goujat ! Mais tu ne vas pas me faire passer pour une idiote. Vous entendez, madame ? Ce monsieur s'obstine à ne pas me reconnaître... Il ment avec un aplomb ahurissant.

— Je n'ai rien contre vous, madame, mais laissez-moi en dehors de votre querelle.

— Querelle ? Mais vous n'y êtes pas... Je n'ai aucune intention d'en découdre avec lui. Je veux juste que cet homme admette qu'il me connaît. Je n'ai aucune mauvaise intention, mais je ne vais pas le lâcher, madame, vous pouvez me croire... Pas tant qu'il ne m'aura pas dit qu'il était bien en première année de médecine. Je me souviens d'ailleurs parfaitement du dernier jour où je t'y ai vu.

— Ah bon... C'est étonnant puisque je n'y étais pas.

— Arrête ! Tu n'as aucune mémoire ou quoi. Tu étais assis à côté de moi dans l'amphi. Oui parfaitement, à côté de moi. Mais

regarde-moi un peu plus attentivement, tu ne vas pas continuer à prétendre que tu ne m'as jamais vue. Enfin... Jean-Charles ? Tu ne t'appelles pas Jean-Charles, non plus ?

— Si, je m'appelle bien Jean-Charles... Comment le savez-vous ? Vous m'espionnez ?

— Bien évidemment que non... Je t'ai dit que je te connais depuis la première année de médecine. T'écoutes vraiment pas ce que j'te dis...

— Et c'était quand ?

— Cela fait bien... Plus de quinze ans maintenant... Ce n'est pas si énorme. Quinze ans... Enfin, plutôt près de vingt ans... Que tu ne te souviennes pas des gamines avec lesquelles tu fréquentais la grande section de maternelle, passe encore ! Mais une première année de fac de médecine, j'avoue ne pas comprendre... Tu te moques de moi, là ? Tu veux bien arrêter ? Ce n'est vraiment pas drôle du tout. Ou alors, tu as quelque chose à te reprocher ? T'es pas fier de la façon dont tu as disparu. Comme ça... C'est ça, Jean-Charles ? T'as foutu le camp et on ne t'a plus jamais revu sur le campus de Bretagne occidentale... Le nombre d'étudiants n'était pas si conséquent, on se serait croisés, si tu avais été là...

— Mais enfin... Que me voulez-vous ? Comment auriez-vous pu m'y apercevoir puisque je n'étais pas en première année de médecine ?